

Des Corps et Conjonctures N° 5

Dans l'entame de 2005, ce nouveau numéro de « Des Corps et Conjonctures » affirme encore et toujours les traces écrites de celles et ceux qui n'ont pas forcément la vocation d'écrivain mais qui dans le secret de leurs nuits, piqués d'insomnies par les malheurs du monde, trouvent dans leur face à face avec une feuille blanche, une voie libératrice et spacieuse. Une feuille qu'ils finissent par rendre noire de leur poésie, nectar de leurs rêves enfouis, parfumé de désirs mélancoliques, exutoire de leur courroux ou de leurs sages humeurs.

Parce qu'une main qui se tend a une chose à dire et à proposer autant qu'un corps en marche qui semble savoir vers où il se dirige. Évidemment, parce que rien n'est plus normal que le doute, cette main pourrait se refermer et disparaître. Vraisemblablement, ce corps en marche que rien ne semble pouvoir arrêter, comptabilise à chaque instant, dans quelle mesure il pourra s'aventurer ou revenir sur ses pas. C'est qu'il faut pouvoir subir les tremblements et les vacillements d'un système et tenter de ne pas être broyé par ses lois sauvages. Dans ces comportements calculateurs et légitimes, il y a un espace qui défie toutes les lois physiques ; matière impalpable, spirituelle, montrant à l'homme, dans son insignifiance proportionnelle au millionième d'un grain de sable, qu'il peut encore et toujours s'élever. Dimension distante et inimaginable formidablement porteuse d'espoir.

Mais quittons du regard la voûte céleste pour revenir sur terre ! N'y a-t-il pas dans l'individualisme une course folle d'égoïste vouée à une solitude mortifère ? En proie à l'aspiration globalisante et au désir de grandeur, que serait la conjugaison de ces solitudes persistantes ? Un monde de désolation où nos corps n'auraient plus d'appuis suffisants pour continuer de vivre et de battre. En fait, ces corps guerriers et imbéciles n'ont pour unique but que le rapprochement. Pourtant ils jouent à la guerre. Ils jouent avec la mort. Se sont-ils si considérablement éloignés d'eux-mêmes ? D'autres jouent à l'amour. Ceux-là me font dire qu'ils n'ont de cesse de se coller que pour contrer l'irréremédiable sentiment de n'être que poussière. La vague géante en Asie a emporté des corps serrés, enlacés, des corps qui étaient en train de s'aimer. Elle a volé la vie à des enfants qui n'auraient pas voulu partir sans leur mère et père. Elle a inscrit dans les yeux des gens des images terrifiantes qui ne pourront jamais s'évanouir. Les systèmes très sophistiqués de prévention existent dans l'océan pacifique mais pas dans celui que l'on appelle indien. C'est pas de chance. Cet élan de solidarité planétaire largement utilisé par les gouvernements et industries tombe à pic. Sans mettre en doute leur véritable émotion, faut-il rappeler que ce sont ceux là qui par leur politique commerciale agressive et ultra libérale créent en grande partie la misère outrageante et ses conséquences désastreuses de par le monde. Je remarque l'utilisation soignée et méthodique de ce cataclysme pour faire valoir la générosité et l'humanisme de nos sociétés. Ces flots ont réagi aux tremblements de la terre. Ils n'ont eu aucune pitié envers l'humanité tout entière. C'est pour cela que l'humanité prie et elle a raison. Quand bien même, aurait-elle d'autres choix ?

Jean-Jacques Sanchez

REGARDE...

Regarde, la nuit se solde de faire semblant d'être. Nous pourrions marcher exprès comme ça sur des distances entre le sol et le corps de la vie. Toute une journée vivants d'exister.

Inventez dans l'utopie, de respirer, de rester suspendu et de laisser nos pas se soulever de la poussière undescende. Pour se confier à l'espace dans lequel nous vivons. Jusqu'à effacer le cri sous les plis des traces et des pudeurs.

Nous pourrions marcher exprès comme ça sur des distances, errer légers d'une certitude, franchir, sauter de pierre en pierre.

Respirer... Faire halte avant de repartir. Et rêver de naître fragiles bien sur. Comment ne pas l'être?

Jusqu'à se laisser éblouir, abriter du soleil lassé d'être scintillant. Pour briller de l'inutile beauté vagabonde de l'invisibilité des êtres et des choses.

Regarde...

Ce qui se vit, là autour, l'inconscience des regards, l'impuissance de l'étouffement de l'intelligence et de l'absurdité... L'urgence repérée, immense de cette habitude d'accueillir un geste à l'envers exprès comme ça sur des distances, et sentir le corps crié se défaire d'être touché.

Pour glisser sur l'existence de se sentir vivants d'être l'écho étrange de notre reflet, et de l'adversité d'une image d'amour ... Qui manque....

Camille Rochweg
<http://www.ivresse.net>

Thierry Thi eu Ni ang

« Le monde de la matière n'acquiert de réalité que quand son étoffe est contrainte d'entrer dans une forme et de la remplir, le mot Français pour ce remplissage, c'est la farce, ce qui nous autorise à avancer que, sous l'angle de la théorie, le monde matériel est tout entier une farce. »
Vilém Flusser

Voici... car tous mes voyages, des paysages, des images, des cartes routières pliées et dépliées à même le sol ;

tous les retours ici ou dans l'autre maison, les exils, les deuils à taire et à faire, les bon-heurts, les livres, les étreintes, les lettres ; et toujours la nature, l'hybride et l'impur ; les connivences au coeur et en creux ; des points de rencontre, d'autres de fuite, enfin ceux d'équilibre ; les gestes dansés ou à peine pour le présent des présences. Toujours.

Car chacune, chacun : la saisie de l'être.

Plus loin la mer a recouvert la terre et les hommes pleurent ; ici la lune a recouvert le ciel et d'autres hommes dansent. A Clara et à Auguste, trois ans à eux deux. Séville, janvier 05

"En 2005 je vous souhaite de voyager avec le goût pour quelque chose d'infini à travers des voies physiques d'évasion dans un espace et un temps qui forcément échappe.

Cheminez à votre rythme

Jouez dans les aires délaissées du quotidien

créez des points de fuite en surprenant le corps

par des accords fugaces."

Christophe Hal eb

H

a

LA LAST DANSE

Je regarde mes pieds.
ils me portent encore.
Ils se questionnent si je suis dans le mouvement,
la vitesse du monde...
C'est l'époque!
Sans trouver une réponse, mes pieds dansent un naufrage,
le naufrage ambiant...
C'est l'époque du tri,
mais je n'arrive pas à être sélectif.
Il n'y a qu'une danse.
Je cherche l'exposition de mon sang sans me couper les
veines.
Je cherche une danse pour briser le désenchantement du
quotidien.
Je dégage un espace qui devient scénique.
dans la nécessité d'un désir d'être présent.
Je suis sur la scène pour montrer que,
mes pieds et moi, sommes encore dans de la vie.
Je branche un doute dans des yeux qui attendent,
une nourriture.
Mais quelqu'un dit : il n'y a plus de place pour vous !

Je cherche une arme pour me défendre.
Je n'ai que mon corps et mes rêves.
Un rêve :
un désert,
une femme au loin,
je marche vers elle...
Je lui dit :
je suis venu pour vous,
pour vous voir...
Vous êtes la dernière danseuse sur cette terre.
Il ne reste plus que vous.
Accordez moi une danse ?
Une invitation à la danse.
Elle et moi...
La danse.
Une danse qui explose et carbonise les frontières.
Quelques secondes avant la musique...
Le monde est différent.
Maintenant.
J'aime une danseuse.

Fred Werlé

Il y a le contexte actuel.
La conjoncture.
La mode et les circonstances.
Les discours et la réalité sur le terrain.
Je souhaite la fin du faux-semblant.
Quel chorégraphe s'intéresse-t-il
réellement au travail d'un autre chorégraphe ?
Un danseur épanoui dans le travail d'un chorégraphe ?
Le buffet d'une première pour le spectacle ou les mondanités ?
On est aujourd'hui dans une compétition.
Chacun sauve sa peau.
Quand je croise un chorégraphe devant le Théâtre de la Ville,
je ne suis pas convaincu de la franchise de son bonjour...
ni de mon bonjour...
Quand je vais voir un spectacle,
je pense souvent à celui que je veux faire.
Quand je vois un chorégraphe
qui a une subvention depuis une dizaine d'année,
je suis jaloux du travail que je pense qu'il n'a pas fait
et que j'aurais mieux fait que lui.
C'est nouveau pour moi.
Avant je n'étais pas comme cela.
Aujourd'hui, j'apprends à montrer le bout de son nez à mon orgueil.
Je suis l'exemple même de la pourriture libérale qui s'insinue
petit à petit... course pour être le premier, société zizouesque...
être à la mode de la mode, avoir ses heures.
Heureusement, j'appartiens à un petit clan
de quelques chorégraphes et danseurs...
et on danse régulièrement ensemble
pour se laver de cette pourriture.

Fred Werlé

Moi je marche devant. Alors les autres, les ceux d'en bas, d'en haut, les ceusses...Moi, je marche devant. Un nuage d'avance. Heureusement. Même je pourrais pleuvoir. Fille, femme, enfant ? On pourrait facilement m'imaginer en grand-mère légère, presque volatile. Mais moi, je suis faite de chair, d'eau et d'os jusque dans le bas du dos. Le vent, mon ami, n'a pas de prise sur moi, à peine sur le volume de mes cheveux, l'ampleur de mon sourire, et puis mes yeux, mes yeux aussi.

Moi, je marche debout sur la mer. L'écume des vagues me caresse à peine les chevilles. Je regarde droit devant d'un air faussement absent. Je souris et j'aime ça. J'aime bien faire la sourde et l'indifférente aux appels qui viennent de la côte. Je souris, parce que rire, ce ne serait pas décent. Mais rire, quand même, et puis la décence...alors...la décence...

Moi je peux gravir sans peine les marches qui mènent à l'horizon. J'ignore les cumuli. Je les devance à pas menus, décidés. Sur mon passage s'envolent les coquillages multicolores. Les algues pastel me réclament, en vain, de former un boa de plumes autour de mon cou. Je ne suis pas une fille facile. Avis aux amateurs et professionnels.

Depuis la côte on ne devrait plus apercevoir que ma silhouette, pas plus imposante qu'une boîte d'allumettes miniature se découpant, toute en courbes, nettement dans le lointain. Vous, tous, les autres, les ceux d'en- bas, d'en haut, les ceusses, vous ne percevez plus de mon sourire que l'arrondi lointain de mes épaules.

Les cris se sont tus. À ma vue, je vous l'avoue modestement, la nuit va trébucher avant que de tomber sur la mer. Les espoirs terrestres de me voir se sont éteints. Les étoiles, mes cousines, rigolent maintenant en scintillant, témoins goguenards de ma disparition et de leur désarroi.

Gino Rayazone

On glisse des phrases passe des phases enjambe des embases ce n'est plus la peur qui nous embrase tabaz on passe ailleurs parachute en coton et ciel ouaté on se prend à espérer des couleurs des odeurs tout le saint-frusquin ordinaire et merveilleux on est dans le provisoire on se voile la face à trois doigts pour masquer le prévisible quotidien c'est une période douce pour qui ne connaît que peu de la vie demain une communication épistolaire ou cellulaire peut tout remettre provisoirement en question c'est agréable autant qu'aléatoire on aime on est heureux on refuse la peur qui revient au galop oubliant que l'on est urbain principalement l'on se prend à divaguer de jardins aux nains afférents aux fleurs aux herbes folles on continue comme ça à gambader sur les mots à monter à cru sur les sentiments en sachant pertinemment que lorsque l'on veut construire c'est pas tous les jours piscine

Gino Rayazone

Remerciements à nos rédacteurs occasionnels : Christophe Haleb, Eric Larrondo, Christophe Leblay, Laurent Poutrel, Gino Rayazone, Camille Rochweg, Thierry Thieu-Niang, Fred Werlé, ainsi qu'à Philippe Madala/ladanse.com, Ana Gabriela Da Conceicao/Consult, Arges Prod/Administration, Repronet/ Impression. Contact « Des Corps et Conjonctures » Jean-Jacques Sanchez : laza.m@wanadoo.fr

Les numéros 0, 1, 2, 3, 4 et 5 de «Des Corps et Conjonctures» sont téléchargeables sur le site ladanse.com à l'adresse suivante : <http://www.ladanse.com/corps/> Réactions et contributions en ligne à cette même adresse.